

Le métissage des mythes dans *Petit Homme Tornade* de Roch Carrier

Gilles Dorion

Number 123, Fall 2001

Le mythe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55906ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dorion, G. (2001). Le métissage des mythes dans *Petit Homme Tornade* de Roch Carrier. *Québec français*, (123), 74–76.



Le métissage des mythes

dans *Petit Homme Tornade* de Roch Carrier

Gilles Dorion*

Afin d'analyser le rôle du mythe dans le douzième roman de Roch Carrier, *Petit Homme Tornade*¹, je me réfère principalement à la définition proposée par Mircea Eliade : « une histoire vraie qui s'est déroulée au commencement du temps et qui sert de modèle aux comportements des humains² ». L'historien des religions précise ailleurs : « Le mythe raconte une histoire sacrée ; il relate un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, le temps fabuleux des "commencements"³ ». Il affirme donc la conjonction fondamentale entre « histoire vraie » et « histoire sacrée », l'une confirmant l'autre et établissant clairement l'origine et le caractère divins du mythe. Il insiste également sur l'« ontologie archaïque⁴ », l'« acte primordial » qui a été posé et vécu antérieurement par un autre, « un autre qui n'était pas un homme⁵ ». Pour sa part, Jean Morency définit ainsi le mythe américain : « Se moulant étroitement sur un scénario transformationnel, le mythe américain raconterait bientôt comment des hommes, aux temps héroïques de l'exploration du continent, c'est-à-dire dans les temps primordiaux, [...] se sont arrachés à un monde caractérisé par la stabilité [...] pour s'enfoncer dans l'espace américain, à la recherche d'un éden ou d'une utopie, pour s'y retrouver face à face avec l'Indien, et en revenir finalement transformés⁶ ». Morency est donc passé à une seconde étape, celle des explorateurs et des découvreurs du continent américain qui ont rencontré des peuples primitifs, antérieurs à eux et à leur quête, à leur origine même. C'est pourquoi il m'apparaît singulièrement intéressant d'insister sur la dichotomie qui s'exerce entre les origines de l'Amérique⁷, nébuleuses, lointaines, et pour cela proprement mythiques, et le récit qu'en ont fait les historiens des religions et les ethnologues ; puis, dans ce roman-ci, d'examiner l'histoire de Petit Homme Tornade et, par ricochet, des Indiens d'Amérique, et celle du fermier Joseph Dubois, au nom passe-partout, « l'expatrié inconnu et exemplaire » (p. 33), paradigme de tous les Canadiens français émigrés hors de leurs frontières. Bref, j'analyserai le passage du mythe indien au mythe américain, représentés par deux personnages types ainsi que par la Québécoise Blanche Larivière, et dégagerai le métissage qui en a résulté.

RÉSUMÉ DU ROMAN

Un historien montréalais se retrouve dans un hameau perdu en plein désert de l'Arizona et fait la connaissance d'un vieil Indien, Petit Homme Tornade, surnommé Charlie Longsong parce qu'il chante pour amuser les voyageurs et les passants. Afin de redorer son blason plutôt terni d'universitaire, Robert Martin projette d'écrire l'histoire d'un certain Joseph Dubois, un Canadien français émigré aux États-Unis comme des milliers de ses compatriotes pour s'y établir et faire fortune. Or cet Indien se rappelle avoir assisté, impuissant, à la mort violente de son père et avoir été dépossédé de ses terres par des Blancs. Remarquant la plaque minéralogique de l'automobile de Martin, il s'écrie au grand étonnement de l'historien : « 33 Grande Allée, Québec, Canada ». Depuis, Petit Homme Tornade songe sans arrêt à l'infirmité de guerre, Blanche Larivière, qui l'avait soigné lors du premier débarquement de Normandie, en 1942, et au cours duquel il avait perdu le bras droit. Il se souvient d'avoir partagé le lit de sa bienfaitrice à la Libération de 1945, à Paris, rue Git-le-cœur – au nom hautement symbolique –, et répète son adresse comme une rengaine. L'historien retourne enfin au Québec en traversant plusieurs États des États-Unis tout en essayant de retrouver la trace de Dubois. De son côté, Charlie Longsong se ressouvient peu à peu de son passé.

Un jour, une des étudiantes de Martin, p.d.g. d'une importante entreprise de camionnage qui sillonne l'Amérique, l'amène dans son lit. Pleine d'énergie et débordante d'amour, Miss Camion finance les recherches de l'historien. Parmi les nombreuses pistes contradictoires qu'on propose au chercheur, celle d'un professeur de littérature qui lui met sous les yeux un poème de Blanche Larivière révèle les liens qui unissent celle-ci à l'Indien. Reconstituant l'histoire, Martin apprend, grâce au journal inédit de Blanche sur lequel il a mis la main, ses amours avec l'Indien, son retour à Québec après la guerre, son union physique avec un ami d'enfance, le notaire René Goupil, et le mariage précipité qui s'ensuit. Le fils qu'elle donne à son mari, et qui se prénomme Jean-René, n'est pas celui qu'il pense mais bien celui de l'Indien dont elle était enceinte et qui porte tous les signes de sa race.

Avec tous les ménagements nécessaires, l'historien renseigne Jean-René sur ses origines amérindiennes. Le choc qui suit cette révélation incite celui-ci à rencontrer au plus tôt son père « naturel » lors d'un voyage en Arizona avec Martin. Cette fois, c'est Petit Homme Tornade qui désire à tout prix renouer avec Blanche Larivière, ne sachant pas qu'elle est décédée, et voir sa maison de la Grande Allée à Québec. La famille Gou-

pil, rassemblée autour de Petit Homme Tornade père et grand-père, écoute l'histoire de sa vie qu'on lui a demandé de raconter.

UN PERSONNAGE MYTHIQUE

Pour Robert Martin, Petit Homme Tornade représente un personnage venu d'un autre âge : « Quel est ce personnage très grand aux longs cheveux blancs ? Il a l'air d'un vieux prince déchu misérablement habillé, les gestes et les paroles d'un homme ivre » (p. 6). Une origine princière et l'ivresse d'un devin ? On apprend qu'il est doué d'une force herculéenne malgré son grand âge et bien qu'il ait perdu le bras droit à la guerre. Lorsque l'historien refuse de l'amener à Québec, « de son unique bras, le vieil Indien ceinture Robert Martin. Quelle puissance ! » (p. 42). Le narrateur le présente également comme un « vieux géant cuit par la lumière du temps » (p. 267), « beau comme un fils d'empereur inca » (p. 164). Selon certains détails disséminés dans le récit, on peut estimer que l'Indien a dépassé les 80 ans (p. 113, 152, 219, 255, 267).

Le symbole le plus clair de ce personnage hiératique réside dans le fait qu'il « possède la mémoire de ce qui a été » (p. 118), mais, parce qu'il n'a pas eu de fils, pense-t-il, il « n'a pas transmis l'héritage des Anciens » (p. 119). Avec lui s'arrête le monde des ancêtres. Rien ne sera plus comme avant, à cause de cela, bien sûr, mais aussi en raison de la venue des Blancs, qui l'ont « dépossédé de tout sauf de la mémoire de ses ancêtres » (p. 81). Cette contradiction apparente ne l'empêche pas de remonter aux origines et de reconstituer tant bien que mal l'histoire primordiale de sa tribu. Lorsque les documents humains et les artefacts lui font défaut, il évoque, à la manière d'un chaman, les faits avant les faits. Martin se demande, en l'écoutant : « Peut-on ne pas regretter de n'avoir pas vécu à cette époque où le continent de l'Amérique palpitait comme un cœur au matin de la création du monde ? » (p. 54).

Le sens du sacré préside fondamentalement à la prise de conscience de l'Indien, qui remonte à son origine, à sa naissance, en la liant aux éléments de la nature dont il est tributaire. L'Indien raconte les histoires primordiales en évoquant sans cesse les dieux, leurs pouvoirs liés aux éléments de la nature, à leurs bienfaits ou à leurs maléfices, bref en leur attribuant la naissance des territoires indiens qui présageaient une grande abondance de gibier. Heureusement, même aride, le désert se montre généreux en déposant « de la nourriture partout » (78). Aussi les Indiens ont-ils « créé de grandes légendes pour expliquer l'Univers » (p. 57), se dit Martin. Pour mieux renseigner l'historien blanc sur l'esprit qui animait son peuple, Petit Homme Tornade le conduit au sommet d'une haute colonne rocheuse qui surplombe le désert environnant, où est établi le village de sa tribu comme sur une table, la Mesa, et le fait assister à la danse cérémoniale des serpents, honnis des *Bohans* – les Blancs –, qui les pourchassent et les tuent, mais que les Indiens considèrent comme les grands pourvoyeurs des biens de la terre nourricière (p. 134 et 239). Humblement, Martin se rend compte du privilège unique qu'on lui a accordé : « Le rite auquel il a assisté témoigne du temps où l'homme n'avait pas encore divorcé avec la nature ». « Il y a des siècles, sans doute, en cet endroit, des Indiens dansaient de la même manière, martelant la terre et les

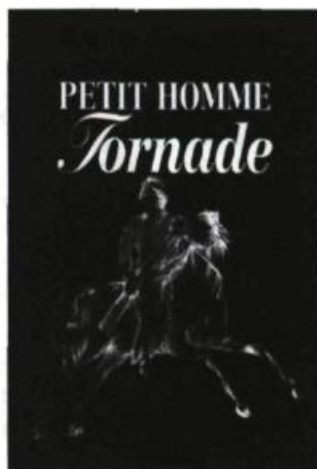
tambours au même rythme. Les mots de leur incantation sans fin étaient sans doute l'écho, par-delà les siècles, des paroles des premiers habitants du continent américain » (p. 43). De même la « cérémonie des éclairs » que raconte Petit Homme Tornade est la représentation de croyances antiques. Comme les ancêtres ne pouvaient expliquer les phénomènes naturels comme le tonnerre, la pluie, la grêle, ils les attribuaient aux dieux, qu'ils tentaient d'apaiser par des offrandes ou en récitant une des prières que se rappelle Petit Homme Tornade : « *Tunkasila, Wakan Tanka, Unci Maka, Wiyihpeyata*, Grand-Père, Grand Esprit, tu es l'ultime pouvoir créateur de l'Univers. Grand-Père, tu as donné la vie à beaucoup d'esprits sur cette Terre et à chacun tu as enseigné une manière de vivre. Je viens du ventre de ma mère, la Terre, et tu m'as donné la vie [...] » (p. 91).

Le roman renouvelle donc à sa façon la question des origines lointaines du continent américain et des premières nations qui l'ont habité. Petit Homme Tornade propose aux visiteurs ainsi qu'à la jeune génération autochtone l'histoire qu'il a reçue de ses pères : le départ des pays nordiques du froid, la longue migration plusieurs fois séculaire vers le sud à travers des « montagnes escarpées », des plaines longues comme l'éternité, « des rivières et des fleuves débridés » qu'il a fallu franchir, la marche « dans des canyons profonds ». Au terme de ce pénible déplacement, son peuple a enfin atteint « une vallée ensoleillée où la terre était lisse et fertile le long d'une rivière » (p. 135).

Il existe un autre volet essentiel de la représentation de Petit Homme Tornade, celui de son enfance et des enseignements de son père et des Anciens : par exemple, comment chasser pour trouver une nourriture de plus en plus rare ; comment vaincre la peur des éclairs ; comment prier les dieux pour obtenir protection et bienfaits. À plusieurs reprises, le vieil Indien rêve à son père qui vient le visiter la nuit au galop de sa jument noire. Comme le soulignent plusieurs mythologues, entre autres Gilbert Durand, « la mort a pour monture un noir coursier¹⁰ », associé à la famine et à la mort dans l'Apocalypse¹¹. Selon Pierre Brunel, cet animal est l'« image d'une force fatale surgie des ténèbres », « le cheval noir de la famine¹² ». Ces interprétations se recoupent ici : la famine a réduit les Indiens à l'errance et à la pauvreté, les a contraints à chasser sans relâche pour assurer leur subsistance, tandis que la mort, qui a emporté son père, a déjà choisi sa prochaine proie.

LE MYTHE AMÉRICAIN

Des Européens (Anglais, Français, Hollandais, Espagnols, Portugais) partis à la découverte de routes maritimes nouvelles devant les conduire au pays de produits exotiques rares et coûteux, la Chine, abordent un continent immense que l'on dénommera Amérique. Les descendants des Français établis en Nouvelle-France ainsi que ceux des Anglais qui forment les États de l'Union étendent peu leurs explorations sur l'ensemble du territoire nord-américain et rencontrent inévitablement les premiers occupants du sol. De là le choc, parfois rude, de deux civilisations, l'europpéenne et l'indienne, plus



tard appelée amérindienne. Les Blancs cherchaient des richesses naturelles : des fourrures, des minerais, plus tard des nappes de pétrole, puis des terres agricoles fertiles, de vastes étendues de forêts à exploiter, en plus de la pêche maritime et fluviale. Leur dévorante cupidité leur fait mettre au rancart les principes élémentaires du respect des premiers occupants et entraîne fatalement des prises de contact placées sous le signe de la violence : complots, embuscades, massacres, spoliations, trahisons, mépris de la parole donnée et des traités.

Vouloir raconter le vertige qui s'était emparé des émigrants descendant des colons français revient à évoquer « le vertige du fermier Dubois » (p. 225). Les mots « vertige », « délires », « rêves » forment des leitmotivs lancinants et manifestent ainsi leurs illusions et leurs utopies. Martin s'interroge sur les motifs qui auraient poussé le fermier Dubois à quitter le Québec. « Son rêve était plus excitant que sa mémoire ; voilà le grand principe sur lequel s'est édifiée l'Amérique » (p. 207), pense-t-il. Décontenancé par la multitude de renseignements contradictoires qu'on lui apporte sur Dubois, il conclut : « Dubois n'a pas d'histoire. Il est comme l'Amérique. C'est un trou de mémoire... » (p. 195), ce qui explique qu'il semble évacué de la diégèse, à la fin. C'est donc un Dubois insaisissable, évanescant et multiple qui symbolise, dans sa dilution, le mythe de l'Amérique de rêve. Paradoxalement, il représente les espoirs des autochtones eux-mêmes confrontés aux Blancs et qui subissent à leur contact une transformation graduelle, de plus en plus profonde, à mesure que « Français » et « Anglais » s'implantent sur tout le continent en repoussant la « frontière¹³ ». De leur côté, humiliés, traqués par les Blancs, les Indiens, désormais parqués dans des réserves, sont devenus des objets de curiosité touristique. Par exemple, une touriste désire prendre « une photo avec un vrai autochtone vivant » (p. 80) ; quand Petit Homme Tornade s'amène chez son fils Jean-René, que Martin lui a fait retrouver et qu'il a habillé en notaire, il s'installe aussitôt devant la télévision pendant que celui-ci l'observe : « Encore une fois, son fils trouve qu'il ressemble à ces sculptures de bois qui représentent un vieil Indien songeur à la devanture de certains établissements touristiques aux États-Unis » (p. 281). L'Indien, comme tous ses frères, comme Joseph Dubois, est figé dans le bois et dans le temps. Il est en quelque sorte devenu un mythe, un personnage de légende, puis une figure de musée. Le processus transformationnel a joué sur lui aussi bien que sur les Blancs.

LE PROCESSUS TRANSFORMATIONNEL

La présence des Blancs et des Indiens sur le continent américain ne peut que produire une nouvelle genèse, selon Morency, être « l'expression d'un mythe commun de renouvellement¹⁴ ». C'est à travers l'union « accidentelle » de Petit Homme Tornade et de Blanche Larivière qu'il faut en interpréter les signes. « Toi et moi, nous sommes venus du Nouveau Monde danser dans l'Ancien Monde. Il y a là un signe » (p. 117), souligne l'infirmière en dansant avec lui dans la rue, le jour de la Libération de Paris, en 1945. Le romancier insiste sur ces signes en réitérant les « liens combien mystérieux » (p. 217) qui les unissent. Blanche en résume ainsi la signification : « Nous nous sommes rencontrés au pays de mes ancêtres qui ont quitté l'Europe pour aller bâtir leur nouveau pays dans le pays de tes ancêtres. N'est-ce pas là un signe ?

Mes ancêtres ont fait du mal aux tiens mais moi, je t'ai aidé à avoir moins mal. N'est-ce pas un signe ? Tu vois, nous sommes unis, toi et moi, par beaucoup de liens » (p. 116). L'union physique de Blanche et de l'Indien est un acte d'amour et de passion qui, symboliquement, suit la guerre. Jean-René, le fruit de leur union, dont les traits rappellent étrangement ceux de Petit Homme Tornade, ne peut que constater à son tour : « Il y a une cinquantaine d'années, en Europe, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'histoire des Blancs et l'histoire des Indiens se sont unies dans le corps d'une jolie Blanche de la ville de Québec. Ce soir, l'histoire des Blancs et l'histoire des Indiens se rencontrent dans son propre corps » (p. 222).

Le processus transformationnel a si complètement joué qu'il a rassemblé, assimilé en une seule les deux « ethnies ». Par un retour historique vers les origines de deux peuples, se trouvent rassemblées par les lois du sang deux ethnies en apparence irréductibles. La conjonction s'opère dans le Vieux-Québec, territoire fondateur de l'Amérique française, et constitue le symbole fascinant de la fusion de deux mythes, ceux de l'Indien et du nouvel Américain. La boucle se referme : Petit Homme Tornade, reconnu par les « siens », est devenu le patriarche, le grand-père d'une nouvelle génération sur le continent américain.

* Professeur émérite, Université Laval.

Notes

1. Roch Carrier, *Petit Homme Tornade*, Montréal, Stanké, 1996, 284 p. Désormais les références au roman seront indiquées entre parenthèses dans le texte.
2. Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard (Idées), 1957, p. 22.
3. Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard (Folio Essais), 1963, p. 15.
4. Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard (Idées), 1969, p. 13.
5. *Ibid.*, p. 15. Souligné dans le texte.
6. Jean Morency, *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche éditeur (Terre américaine), 1994, p. 11.
7. Amérique et américain s'appliquent ici, en l'occurrence, à tout le continent américain et non seulement aux États-Unis.
8. Allusion manifeste au missionnaire français, le chirurgien René Goupil (1608-1642), dont la mort sous la hache d'un Iroquois est évoquée dans une chanson intitulée « Lettre de René Goupil à sa mère » de l'abbé Charles-Émile Gadbois, fondateur et animateur de « La Bonne Chanson » à Saint-Hyacinthe. René Goupil fait partie, avec entre autres Isaac Jogues, des martyrs « canadiens » canonisés en 1930.
9. Comme l'ivresse de la Pythie de Delphes, dans l'Antiquité grecque.
10. Gilbert Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Bordas, © 1969, p. 79.
11. Saint Jean, *Apocalypse*, 6, 2-8.
12. Pierre Brunel (dir.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, [Monaco], Éditions du Rocher, 1988, p. 221.
13. Consulter à ce sujet, par exemple : Smith, Henry Nash, *Virgin Land : The American West as Symbol and Myth*, New York, Harvard University Press, 1950, traduit en français par J. Collin Lemercier sous le titre : *Terres vierges. De l'Ouest américain considéré comme symbole et comme mythe*, Paris, Seghers, 1967, 509 p. (Vent d'Ouest). Également : Davis, William C., *La conquête de l'Ouest*, Paris, Solar, 1993, 256 p., traduit et adapté par Philippe Sabathé, ainsi que Jacquin, Philippe et Daniel Royot (dir.), *Le mythe de l'Ouest. L'Ouest américain et les « valeurs » de la Frontière*, Paris, Éditions Autrement, 1993, 215 p. En l'occurrence, ces ouvrages ne se rapportent qu'aux États-Unis.
14. Morency, *op. cit.*, p. 14.